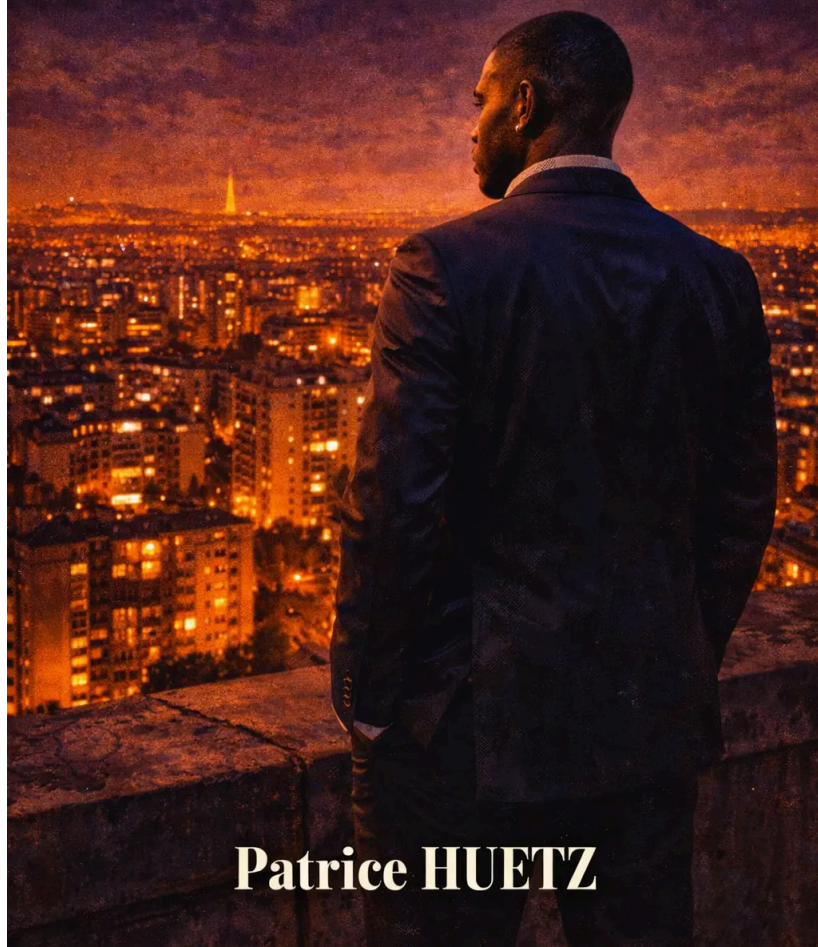


**LES ROIS DE LA NUIT**

**TOME 2**

# **LE BARON**



**Patrice HUETZ**

# Les Rois de la Nuit — Le Baron

Patrice Huetz

[patrice-huetz.fr](http://patrice-huetz.fr)

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,  
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

## CHAPITRE 1

# 1998, France Championne

*Juillet 1998 — Saint-Denis*

Le douze juillet 1998, la France gagne la Coupe du Monde. 3-0 contre le Brésil, deux buts de Zidane le fils d'immigrés algériens, un but de Petit. Sur la dalle de la Tour du Levant, deux cents personnes regardent sur des écrans de fortune, et quand le troisième but tombe la dalle explose en un seul cri.

Ibra est là. Il regarde. Il crie avec tout le monde au troisième but — pas pour le foot, pas vraiment, mais pour ce que ce but représente : des visages comme les leurs à la télé nationale, célébrés, aimés, français sans guillemets ce soir.

Zidane fils d'immigrés kabyles. Desailly fils d'immigrés ghanéens. Vieira né en Guinée-Bissau. L'équipe de France est le visage d'une France qui n'existe pas encore vraiment mais qui existe ce soir sur le terrain et sur les Champs-Élysées.

« Black-Blanc-Beur, crie quelqu'un. Ce soir on est tous français !  
»

Ibra pense : ce soir oui. Demain la BAC reprend sa patrouille.

Des drapeaux partout. Des gens qui descendent dans les rues, qui klaxonnent, qui s'embrassent. La cité entière dans la rue.

Ibra marche au milieu de ça. Il voit madame Camara à sa fenêtre du huitième, elle agite un petit drapeau bleu blanc rouge. Il lui fait un signe. Elle lui rend son signe.

Il voit des gars de la BAC — Leroux n'est pas de garde ce soir, d'autres — qui regardent la fête sans intervenir. Ce soir on fête, la police aussi.

C'est une parenthèse. Ibra sait que c'est une parenthèse. Les parenthèses durent pas.

Le lendemain matin, la cité ressemble à une fête qui s'est terminée. Des canettes sur la dalle. Un drapeau coincé dans une fenêtre. La routine qui reprend.

Leroux fait sa patrouille matinale. Il croise Ibra au bas du bâtiment D.

« Belle victoire hier, dit Leroux.

— Oui.

— Zidane. C'est bien pour eux. » Il s'arrête. Il regarde Ibra. « Ça change pas grand-chose ici dans la durée.

— Je sais. »

Leroux reprend sa patrouille. Ibra remonte vers son bâtiment. Il pense : même Leroux le sait. Le lendemain d'une victoire, les conditions structurelles sont les mêmes qu'avant.

Rachid dit, ce soir du douze juillet : « La France nous a permis d'être fiers d'elle pendant deux heures. On va s'en souvenir jusqu'à la prochaine fois qu'elle nous dit que c'est pas notre pays. »

C'est amer. C'est vrai aussi. Ibra le pense mais ne le dit pas aussi directement.

Il pense à Fatoumata à Sciences Po. Il pense à Zidane sur le terrain. Il pense : certains d'entre nous trouvent une porte. Pas tous.

Dans les jours qui suivirent, Ibra pensa plusieurs fois à ce que la victoire avait représenté. Pas le match en lui-même — le foot l'intéressait moyennement, il avait ses équipes de cœur mais il regardait rarement les matchs entiers. C'était la réaction de la cité qui l'intéressait.

Deux cents personnes sur la dalle, qui avaient crié ensemble au même instant. Des gens qui ne se parlaient pas d'habitude — la vieille dame du quatrième et les gamins du parking, le père de famille malien et les jeunes Marocains du bâtiment B — tous dans le même cri, au même moment.

Il y avait quelque chose là-dedans qui méritait d'être compris.

Ibra avait observé les visages. Pas seulement la joie — la fierté. Une fierté spécifique, celle d'être reconnu. Zidane né à Marseille de parents kabyles, Vieira né à Dakar, Desailly dont la famille venait du Ghana — ils portaient les histoires des gens de la cité sur un terrain mondial et ils gagnaient. La France entière les célébrait. Pour une nuit.

Le lendemain matin, en redescendant de son appartement pour ses rondes habituelles, Ibra avait croisé trois gamins de douze ans qui faisaient des jonglettes dans la cour. L'un d'eux lui avait dit : *eh frère, t'as vu Zidane ?* Et dans sa voix il y avait une énergie qu'Ibra ne lui connaissait pas d'habitude — une énergie de croyance. Comme si quelque chose d'impossible venait de devenir possible.

Zidane prouvait que le fils d'immigrés pouvait être le meilleur du monde dans son domaine. C'était une démonstration publique, nationale, inscrite dans les faits. Pas une promesse — un fait.

La question était : est-ce que ça changeait quelque chose dans la réalité quotidienne des cages d'escalier, des files d'attente à Pôle Emploi, des contrôles d'identité du mardi matin ?

Leroux avait répondu à ça avant qu'Ibra ait besoin de se le demander : *ça change pas grand-chose ici dans la durée.*

Les deux choses étaient vraies simultanément. La victoire de Zidane était réelle et importante. Et les conditions structurelles

étaient les mêmes le 13 juillet qu'elles étaient le 11.

Rachid avait quitté le réseau depuis plusieurs mois. Il était dans sa phase de sortie — il gérait la boutique à Bondy, il aidait sa mère, il répondait encore aux appels d'Ibra mais de moins en moins souvent.

La nuit du 12 juillet il était là sur la dalle. Ibra l'avait vu de loin — Rachid avait trente et un ans, il était habillé autrement que d'habitude, un polo propre, une veste légère. Il avait l'air d'un homme qui avait un appartement rangé et pas de guetteurs à gérer.

Ils s'étaient salués dans la foule. Rachid lui avait dit sa phrase — *la France nous a permis d'être fiers d'elle pendant deux heures* — et puis il avait regardé autre chose.

Ibra l'avait regardé partir vers son bâtiment après minuit. Il avait pensé : Rachid a réussi sa sortie. Pas complètement — rien n'est jamais complètement propre dans ce milieu — mais il a une boutique, une vie quotidienne normale, un futur lisible.

C'était le modèle. Ibra avait dit qu'il ferait pareil dans trois ans. Depuis juillet 1998, ces trois ans s'étaient réduits à deux et demi.

Il était en train de se demander si deux et demi c'était encore réaliste, vu comment le réseau avait grossi.

Le soir du réveillon national, une fois la fête terminée et la cité rentrée chez elle, Ibra avait écrit dans le cahier rouge :

*12 juillet 1998. France championne du monde. Zidane. La dalle en feu. Leroux dit que ça change pas grand-chose. Il a raison. Et pourtant quelque chose s'est passé ce soir que j'oublierai pas.*

*Les deux choses sont vraies. La victoire compte. Et le lendemain les conditions sont les mêmes. Tenir les deux vérités ensemble sans que l'une efface l'autre.*

*Rachid dit : dans deux ans je veux être là où il est. Boutique. Vie rangée. Je maintiens cet objectif.*

Il avait relu ces lignes. Puis il avait fermé le cahier.

Le lendemain il avait repris ses rondes. La cité était la même. Les guetteurs étaient à leurs postes. Le réseau continuait.

La parenthèse était fermée.

Fatoumata avait regardé le match dans sa chambre de cité universitaire. Elle était rentrée pour l'été deux semaines plus tôt — vacances après sa première année à Sciences Po, mention très bien, dans les dix premiers de sa promotion.

Elle avait regardé le match seule sur un petit téléviseur qu'elle avait acheté d'occasion. Et quand le troisième but était tombé elle avait souri mais elle ne s'était pas levée. Elle avait pensé à la dalle chez eux, à Ibra, à leur père qui regardait probablement depuis le salon.

Elle avait appelé la maison à minuit passé. Sa mère avait répondu.

*On est tous là, avait dit sa mère. Dramane pleure. Ibra est sur la dalle. Tout le monde est dehors.*

Fatoumata avait dit : *C'est bien, Maman.*

Puis elle avait raccroché et elle avait regardé le petit téléviseur encore un moment. Le présentateur sur TF1 parlait de la France unie, des Champs-Élysées, d'un million de personnes dans la rue. Elle avait éteint la télé.

Elle pensait à Ibra sur la dalle. Elle pensait qu'il méritait cette nuit — vraiment, sans réserve. Que s'il y avait un moment dans une vie difficile où on avait le droit de crier avec les autres, c'était bien ce soir.

Elle pensait aussi que demain matin il se réveillerait et que rien n'aurait changé dans ce qu'il faisait. Et ça, elle ne pouvait pas le mettre dans une lettre.

Le lendemain du 12 juillet 1998, Ibra reprit son poste dans la cage du bâtiment D. Les drapeaux étaient encore accrochés aux fenêtres. Dans deux semaines ils seraient partis. La cité serait la même. Lui serait le même. La France serait la même. La parenthèse se fermerait.

Samir, dix-sept ans, guetteur au bas du bâtiment C depuis six mois. Il était là sur la dalle la nuit du 12 juillet avec les autres, un drapeau bleu-blanc-rouge qu'il avait fabriqué avec du papier et des feutres, en criant comme tout le monde.

Le lendemain matin, il était à son poste à huit heures comme d'habitude. Manteau clair malgré la chaleur de juillet — la règle d'Ibra : les guetteurs ne portaient pas de vêtements qui faisaient leur réputation, pas de swoosh Nike trop visible, rien qui dise je suis là pour être reconnu.

Ibra l'avait croisé.

— Bien dormi ?

— Pas beaucoup, avait dit Samir. La fête a duré.

— Tu seras là cet après-midi ?

— Oui.

Ibra avait continué sa ronde. Samir était à son poste. Le réseau continuait.

Il y avait quelque chose de presque abstrait là-dedans : dix heures plus tôt, Samir criait avec deux cents personnes sur la dalle. Maintenant il montait la garde. Le même garçon, le même endroit, deux modes d'existence différents.

Ibra le nota dans un coin de sa mémoire. Pas pour le cahier rouge. Juste pour lui-même.

C'est la nuit du 12 juillet que Ibra avait entendu le mot pour la première fois appliqué directement à lui.

Pas par quelqu'un du réseau — par un type d'une cité de Stains qu'il ne connaissait pas bien, un intermédiaire qu'il avait croisé deux fois dans des transactions indirectes. Dans la foule de la dalle, l'homme lui avait tendu la main en disant : *j'avais pas vu le baron de Saint-Denis par ici.*

Il avait dit ça en souriant, sans intention malveillante, sur le ton de la reconnaissance. *Le baron de Saint-Denis.* Comme si c'était un titre normal.

Ibra avait souri, ils s'étaient salués, et l'homme avait disparu dans la foule.

Mais le mot était resté. *Baron*. Il ne l'avait pas choisi. Il s'était construit autour de lui dans les conversations des autres, dans la manière dont les gens du 9.3 qui ne le connaissaient pas directement le décrivaient à ceux qui voulaient le rencontrer.

Il pensa à Rachid qui lui avait dit trois ans avant : *la rue te loue, elle t'appartient pas*.

Dans ce mot baron, il entendait à la fois la location et ses conditions. On te prête un titre. On peut le reprendre.

Il rentra chez lui après la fête. Il ne dormit que quelques heures.

Le matin du 13 juillet 1998, il était baron et il s'en aperçut complètement pour la première fois.

Une semaine après la victoire, les drapeaux avaient commencé à disparaître. D'abord les plus exposés — ceux sur les façades, ceux dans les voitures. Puis progressivement les fenêtres.

La cité reprenait sa couleur habituelle.

Ce qui ne disparaissait pas : quelque chose dans le regard des gamins. Pas tous — mais certains, ceux qui avaient regardé Zidane avec cette intensité particulière, gardaient quelque chose dans les yeux. Une possibilité nouvelle qu'ils avaient inscrite quelque part et qui ne s'effaçait pas avec les drapeaux.

Ibra pensait à ça parfois, quand il croisait ces gamins dans les couloirs. Zidane avait donné quelque chose d'invisible que ni la BAC ni les conditions du marché du travail ne pouvaient reprendre. Une preuve que le fils d'immigrés pouvait être le meilleur. Pas une promesse — une preuve.

Ce n'était pas rien. C'était peut-être même important, dans le long terme, d'une façon qu'il ne pouvait pas encore mesurer.

Ibra n'était pas Zidane. Il le savait. Son domaine n'était pas le terrain de foot mais les cages d'escalier du 9.3. Sa victoire était invisible et illégale et non célébrée.